

Bibliothèque numérique

medic@

**Jablonski, Dr. L'éducation sexuelle :
conférence faite à la Ligue d'hygiène
scolaire**

Poitiers : impr. A. Masson, 1913.

Cote : 65461 (19)



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)

Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?65461x019>

65461(19)

L'ÉDUCATION SEXUELLE

CONFÉRENCE

Faite à la LIGUE D'HYGIÈNE SCOLAIRE

Par **M. le Docteur JABLONSKI**

Président du Comité Poitevin



POITIERS

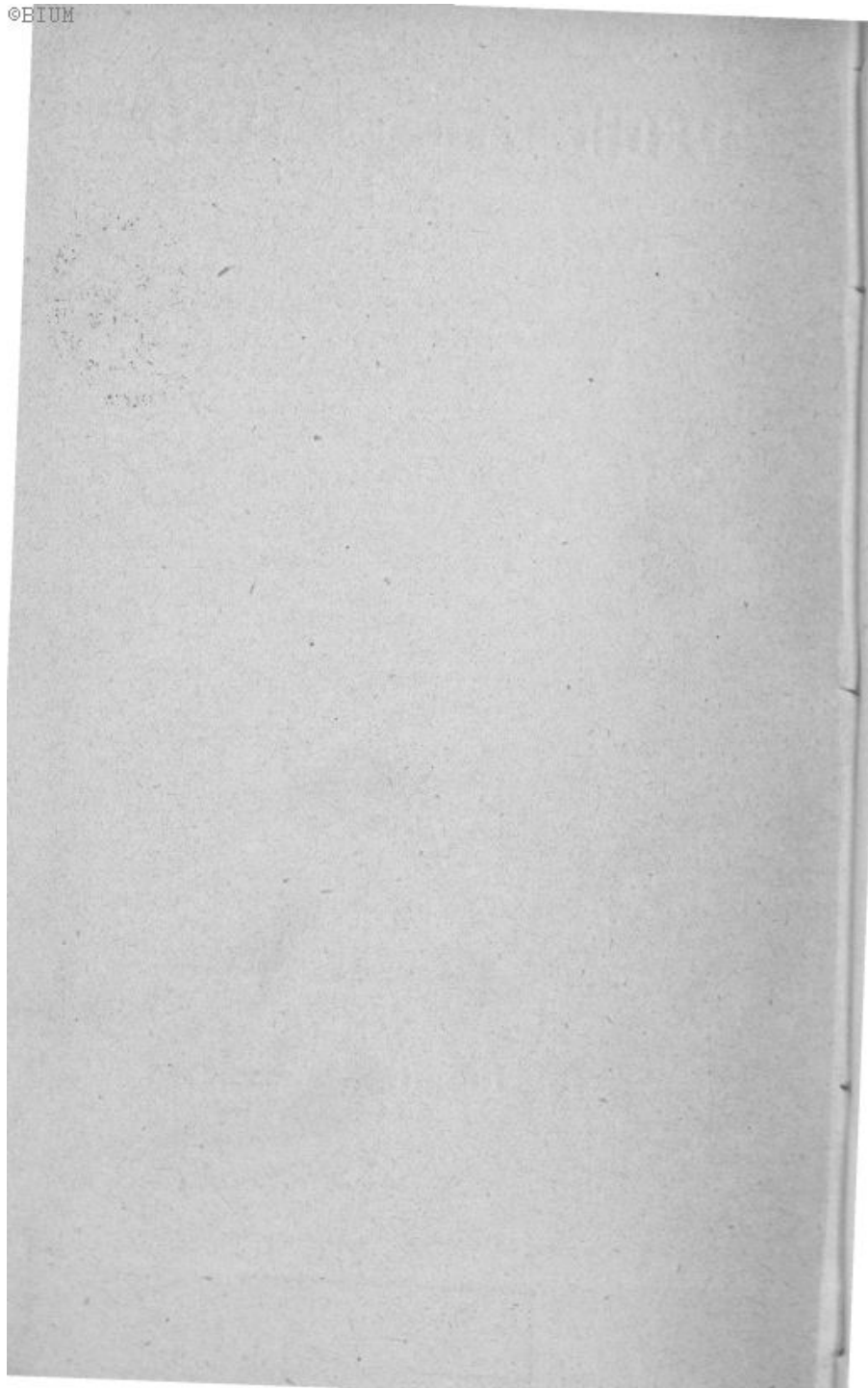
IMPRIMERIE A. MASSON

2, Rue Schœurer-Kestner, 2

1913

R. BLANCHARD
PROF. FAC. MÉD. PARIS





L'éducation sexuelle

Conférence faite à la Ligue d'hygiène scolaire

Par M. le Docteur JABLONSKI



MESDAMES, MESSIEURS,

Si j'en crois M^{me} Kergomard, inspectrice générale des Ecoles, « l'Education sexuelle est encore — au xx^e siècle — un épouvantail pour trente millions de français, au moins. A peine, quelques mères de famille, convaincues de remplir ainsi leur plus noble devoir, l'ont entreprise et réussie grâce à la distinction de leur esprit, à leur délicieuse ingéniosité, à leur bonne volonté aussi, à cette bonne volonté qui aplanit même les montagnes de préjugés. »

Au premier rang de celles-ci, je citerai M^{me} Leroy-Allais, qui, dans une remarquable conférence faite à l'École de médecine en 1909, sous la présidence de M. le docteur Mathieu, nous a montré comment une femme intelligente et instruite pouvait donner à ses enfants (garçons et filles), certaines notions devenues indispensables pour se conduire honnêtement dans la vie — et pour éviter les dangers qui surgissent à chaque instant sous les pas des jeunes gens des deux sexes que des parents timorés ou indifférents ont maintenu dans une ignorance fâcheuse.

Malheureusement, les mères françaises sont, pour la plupart, incapables de faire comme M^{me} Leroy-Allais. N'ayant jamais étudié la question qui nous occupe, insouciantes de choses qu'elles sont habituées à considérer comme en dehors du rôle que l'usage et les préjugés leur assignent au foyer familial, elles laissent à d'autres le soin d'éduquer leurs enfants.

J'en connais même, — et des meilleures, — qui ne sauraient se résoudre à parler ouvertement de « ces choses » qu'elles considèrent comme inconvenantes, capables de ternir la candeur naïve des enfants, et de faire naître dans leur âme des idées qu'elles jugent malsaines et contraires aux principes de la morale, telle qu'on l'enseignait autrefois.

Hier encore l'une d'entre elles, « la cousine Yvonne des Annales », écrivait à propos de l'amour et du mariage cette

R. BLANCHARD

PROF. FAC. MÉD. PARIS

phrase singulière : « Laissez la nature donner ses divines leçons toute seule, elle s'en tirera bien mieux que vous. »

Quelles que soient ma profonde estime pour M^{me} Yvonne Sarcey et mon admiration pour son caractère et son talent, je ne puis partager son opinion. La nature *toute seule*, nous l'avons vue à l'œuvre dans les Eglogues de Virgile, les Pastorales de Longus ou même dans Paul et Virginie et Atala : — Elle est charmante dans sa naïveté, mais nous ne vivons plus, hélas ! au temps des pastorales et des idylles, et quoi qu'en pense cousine Yvonne le sentiment et la poésie ne jouent maintenant qu'un rôle secondaire dans la question sexuelle.

Pour la résoudre, cette question, il faut tout d'abord envisager sans faiblesse les réalités de la vie moderne, considérer froidement, en philosophe, les tares et les vices de notre société, et s'efforcer ensuite d'endiguer le courant qui entraîne notre jeunesse sur la pente souvent fleurie de l'immoralité ; enfin, il ne faut pas craindre de dire bien haut que l'éducation actuelle, qu'elle soit laïque ou religieuse, ne peut être calquée sur celle que l'on donnait, du temps de Louis XIV, aux demoiselles de Saint-Cyr.

Que devons-nous conclure de tout cela ?... A qui incombera désormais la tâche d'initier à la connaissance de la vie cette génération dont l'avenir peut dépendre de l'abstention malencontreuse de la génération précédente, c'est-à-dire de la nôtre ? . Et si les parents d'aujourd'hui se dérobent à leur devoir social, devons-nous laisser aux personnes de notre entourage : aux domestiques, aux gouvernantes, aux professeurs ou même aux camarades de classe ou du ruisseau, le soin d'éduquer nos propres enfants, ceux du peuple et ceux de la bourgeoisie ?...

C'est une question grave, Mesdames et Messieurs. Je l'examinerai tout à l'heure. Mais je tiens, avant tout, à vous convaincre absolument de la nécessité de l'éducation sexuelle, et, pour atteindre ce but, vous me permettrez de vous faire quelques citations empruntées à des auteurs dont la compétence et la moralité sont indiscutables.

Tous les hygiénistes, médecins et pédagogues, reconnaissent l'utilité de l'éducation sexuelle et la morale religieuse elle-même semble, sur ce point, d'accord avec la science. A l'appui de ma thèse, je vous citerai quelques passages d'un livre de M^{me} la comtesse Zamoyska, sur l'Education, ouvrage dont le cardinal Perraud, membre

de l'Académie française, a écrit la Préface et qui, par conséquent, peut être recommandé à toutes les mères de famille :

« On ne peut prendre en mal cette curiosité des enfants. Il s'agit seulement de la satisfaire avec prudence et de la diriger sagement en prenant pour principes : 1° que l'innocence ne consiste pas dans l'ignorance et que l'ignorance ne fait pas l'innocence, mais cause d'ordinaire le danger ; 2° qu'il ne faut pas se débarrasser des questions par le mensonge, la plaisanterie ou le silence.

« Les parents et les maîtres qui ne satisfont pas prudemment et comme il convient la curiosité des enfants, sont cause, eux-mêmes, que les enfants cherchent la science désirée à des sources où ils ne peuvent l'avoir prudente et appropriée.

« C'est une question de savoir, à quel âge et de quelle manière il convient d'expliquer aux enfants ce qui est pour eux la principale énigme : d'où vient la vie ? Ceci dépend de l'enfant, de son développement intellectuel et aussi de la curiosité qu'il manifeste.

« Parfois, il faut devancer le moment où s'éveillent l'attention et la curiosité de l'enfant.

« Chaque enfant répète les paroles de l'*Ave Maria* : « le fruit de tes entrailles est béni. » On peut expliquer à un petit enfant la signification de ces paroles. On peut lui dire que le corps de l'enfant se forme dans le sein de sa mère et ne vient au monde qu'au prix de beaucoup de souffrances pour la mère, etc.

« Mais ce qu'il suffit de dire aux enfants tant qu'ils sont petits et sous une surveillance continuelle, ne suffit plus dès qu'ils doivent quitter la maison paternelle.

« Les parents craignent ordinairement de souiller le cœur de leur enfant en lui découvrant l'abîme de la corruption humaine. C'est cependant le meilleur moyen de l'en garantir. Il y a beaucoup de choses qu'on cache inutilement aux enfants et qu'ils devraient savoir : il faut leur expliquer que les plantes croissent, donnent des fruits et des graines et renaissent de cette semence, etc. Que les garçons, vers la douzième année, comprennent donc la signification de la vie et la responsabilité qui pèse sur eux dès leur première jeunesse. Qu'ils comprennent que non seulement ils répondent de leur propre vie, mais aussi de celle qu'un jour ils transmettront à d'autres. Les garçons

doivent savoir que ce qu'ils font depuis leur enfance pour acquérir la santé et les forces physiques influe sur la santé et les forces physiques des générations suivantes.

« Mais, après leur avoir fait connaître la loi, il faut leur en faire connaître les infractions. Il faut que les enfants sachent quelles maladies, quelles infirmités, quel affaiblissement de l'intelligence, peuvent causer les passions, etc. »

Voilà donc ce que pense une mère chrétienne et voici maintenant l'opinion d'un de nos savants les plus distingués, M. le docteur Doléris, médecin de l'hôpital Saint-Antoine :

« Le but de l'éducation sexuelle, c'est de démontrer de bonne heure à la jeunesse la véritable signification de la vie, de la guider dans la connaissance suffisante de la biologie humaine et de lui inculquer une conception logique des lois qui la régissent. Il est temps de dissiper cette inconscience générale de la destinée de l'homme, faite autant d'ignorance traditionnelle que de la crainte irréflectie d'éveiller la sensualité par la révélation trop précoce des choses de ce domaine prétendu honteux et qui pourtant résume la plus haute et la plus essentielle fonction de l'être vivant : la reproduction.

« Il serait par trop banal de démontrer ici la nécessité de rompre avec un système d'éducation dont la pire conséquence est de fausser le jugement des enfants, de pervertir leur imagination, parfois de les inciter au vice et enfin, quand ils arrivent à l'âge où leur instinct les pousse au mariage ou simplement à l'exercice de leurs fonctions sexuelles, de les livrer aux périls les plus graves pour leur santé et celle des êtres qu'ils pourront procréer. »

Vous citerai-je encore l'opinion d'un membre du clergé parisien, M. l'abbé Paul Naudet, professeur au Collège libre des sciences sociales :

« Un axiome admis par tous, dit-il, c'est que le meilleur moyen d'échapper à un danger, c'est de le connaître. Si le papillon qui voletait, il n'y a qu'un instant, autour de ma lampe, avait connu les propriétés de cette lumière, il ne s'y serait pas brûlé les ailes et son petit corps, encore tressaillant, ne serait pas là, gisant, sur ma table de travail, incapable de se relever. Cette vérité, si simple, si élémentaire que nul ne songe à la discuter, pourquoi

devient-elle une erreur, ou, du moins, est-elle considérée comme telle, quand il s'agit d'éducation en général et de l'éducation de la jeune fille en particulier ? Que signifie, en un mot, cette théorie de l'ignorance nécessaire que l'on essaie de nous inculquer ? Sachons donc regarder les choses en face, et dire, sans hésitation, qu'il y a là un système déplorable et contre lequel nous devons protester.

« L'erreur vient évidemment de ce qu'il y a dans les esprits une confusion fâcheuse entre l'innocence et l'ignorance, deux choses bien dissemblables cependant. Pour ma part, j'avoue que je ne me sens pris d'aucune admiration pour la jeune fille de 18 ans qui a gardé, m'assure-t-on, toute sa naïve ignorance » ; j'y vois plutôt un péril et j'avoue, sans fausse honte, que mon respect est profond et mon admiration très grande pour la jeune ouvrière qui a gardé sa vertu et a maintenu ses positions. Voyons ! est-ce que l'éducation ne doit pas préparer à la vie ? Est-ce que la vie ne renferme pas de multiples tentations ? Est-ce qu'il n'importe pas de savoir sous quelle forme ces tentations se présentent, afin de pouvoir, l'heure venue, les reconnaître et les éviter ? Croit-on que ce langage symbolique, entourant de mystère une chose que l'on ne veut pas dire et dont la vraie nature est impossible à deviner ne constitue pas un danger exacerbant, qui développe le désir, et, en même temps, la frayeur de connaître, qui expose, par suite, le cerveau et la conscience à se détraquer ?

« Comme s'il ne serait pas cent fois préférable de traiter courageusement les âmes, de leur ouvrir les fenêtres, de leur donner l'air qu'elles ont droit de respirer, de leur indiquer les précautions nécessaires, de les vacciner (qu'on me permette l'expression) : car nous savons bien, qu'un jour ou l'autre, — demain peut-être, — le danger viendra sûrement. L'ignorance ne garde de rien ; elle ne constitue qu'une ignorance de hasard, à la merci des aventures, le jour que le voile se déchirera.

« Cette œuvre de formation ou, si on le préfère, *d'initiation*, — ajoute M. l'abbé Naudet — peut commencer dès le plus jeune âge. Il me souvient qu'un jour, au cours d'une visite, plusieurs personnes se trouvaient au salon.

La maîtresse de maison, jeune femme, mère de plusieurs enfants, et sur le point de voir s'augmenter sa couronne, avait sur les genoux un de ses fils âgé de six ans. Soudain, celui-ci ayant fait un brusque mouvement, quitta sa place et, tout effaré, vint s'asseoir sur un escabeau.

« — Qu'il a-t-il donc, Jean, que vous avez pris un air si sérieux ? lui demanda une des visiteuses.

« — C'est que, voyez-vous, Madame, répondit Jean, j'ai eu peur d'avoir fait mal à ma petite sœur qui est sur le cœur de maman. »

« N'est-ce pas exquis, cette réponse ? Et ne vaut-il pas mieux que ce garçonnet ait appris de sa mère cette chose simple et naturelle, une naissance prochaine ? Ne convient-il pas de préférer cette méthode à toutes les histoires de pied de chou ou d'envoi du Bon Marché, histoires qui laissent vite incrédules et qui font travailler les jeunes imaginations jusqu'au jour où un camarade attire dans quelque coin celui qui cherche à connaître et lui dit : « Veux-tu que je te dise comment viennent les enfants ? »

Je ne veux point multiplier les citations. Je crois que dans cette assemblée tout le monde est d'avis que l'éducation sexuelle est utile, mais nous différons peut-être sur le point de savoir à quel moment et par qui cette éducation doit être donnée, ainsi que sur les méthodes à suivre pour arriver progressivement à faire connaître à l'adolescent les vérités d'ordre scientifique, dont la connaissance s'impose à tous dans notre vingtième siècle.

Comme M. l'abbé Naudet, je pense que l'éducation sexuelle doit commencer dès le jeune âge ; c'est d'abord sous l'œil des parents que le petit enfant, sans s'en rendre compte, apprendra à différencier les sexes, en voyant emmailloter ses frères et sœurs ou les autres bébés du voisinage. Il apprendra de même tout naturellement ce que c'est que la maternité quand il verra les poules de la basse-cour pondre des œufs et couvrir leurs petits, quand il verra les chattes ou les chiennes mettre bas, ou même, comme dans l'exemple cité plus haut, quand il verra sa maman ou quelque autre femme dans un état de grossesse avancé.

Et, si on lui découvre la vérité, toutes ces choses, simples en elles-mêmes, se graveront naturellement dans son cerveau et seront, dès lors, des connaissances acquises auxquelles il me paraît inutile de substituer des mensonges.

C'est là la première étape de l'éducation sexuelle ; elle n'exige aucune préparation spéciale de la part de l'éducateur, et cependant elle doit être surveillée par les parents afin que l'enfant ne voie dans tout cela que des faits d'ordre naturel, qui n'ont rien de honteux et sur lesquels il n'est pas permis de plaisanter, comme le font trop souvent les gens dont la culture intellectuelle et la moralité atteignent un niveau peu élevé.

En même temps, on veillera à l'hygiène corporelle de l'enfant. *Mens sana in corpore sano*. Rien n'est plus vrai. Des lotions des organes génitaux devront être faites chaque matin pour éviter le prurit qui accompagne souvent l'inflammation de ces organes et qui pourrait provoquer chez quelques-uns des habitudes fâcheuses.

Des bains fréquents et des douches en pluie contribueront à entretenir la propreté et à maintenir dans leur intégrité les fonctions si importantes de la peau.

L'enfant doit être habitué de bonne heure à observer les règles de l'hygiène et à respecter la morale, qu'il ne faut pas confondre avec la *pudibonderie*, fruit d'une éducation imparfaite et qui, souvent, cache des instincts pervers.

La nudité, par elle-même, n'a rien qui puisse offusquer les enfants : les belles statues grecques ou romaines qui peuplent nos promenades publiques, les splendides tableaux des maîtres de la Renaissance qui ornent nos musées, n'évoquent dans leurs cœurs innocents aucune idée sensuelle. Pourquoi en détournerions-nous leurs regards ? Ils leur inspirent, dès le jeune âge, le culte de la beauté idéale, et leur révèlent, à l'heure où les passions n'ont pas encore germé dans leur âme, tout ce qu'il y a de perfection dans l'œuvre du Créateur. C'est ainsi, du reste (comme le disait M. Pierre Régnier dans une conférence à l'Ecole des Hautes Etudes sociales), « qu'on les mettra plus tard à l'abri de toute émotion vicieuse, en présence des journaux illustrés qui sont la honte de l'époque. »

Et M. Régnier a cent fois raison : ce qu'il faut éloigner à tout prix de la vue de nos enfants, ce ne sont pas les chefs-d'œuvre de nos grands artistes, ce sont ces images suggestives, ces caricatures grossières, toutes ces malpropretés répugnantes qui, sous forme de cartes-postales ou de publications à bon marché, s'étalent aux vitrines de certains magasins et qui font de l'art (si tant est qu'on peut les ranger sous ce vocable) un instrument de dépravation pour la jeunesse !...

Je reviens à mon sujet : les exercices physiques contribueront aussi à maintenir le moral de l'enfant dans des conditions d'équilibre : sa petite tête aura moins le temps de travailler sur des sujets qui sont hors de sa compétence. Les jeux en plein air, les promenades à la campagne, la gymnastique suédoise, le travail manuel seront un dérivatif excellent aux mauvaises pensées.

J'en dirai autant du travail de la classe, intelligemment conduit, sans surcharge des programmes, et suffisamment varié pour intéresser l'élève.

C'est ici que commence la besogne du maître. Supposez que l'enfant soit arrivé à l'école avec une candeur parfaite ; il y rencontre presque fatalement, — malgré toutes les précautions dont on l'entoure, — de petits camarades mal élevés, quelquefois vicieux. Certaines paroles chuchotées à son oreille, certains récits tendancieux, certaines chansons légères, certaines images licencieuses éveillent en lui des idées inquiétantes, qu'il juge lui-même mauvaises, car il se garde bien d'en faire part à ses parents. Entre temps, il se lie avec de hardis compagnons qui se chargent de l'instruire, de le *déniaiser* et de quelle façon ?... Que j'en ai vu, dans ma longue carrière, de ces charmants enfants entraînés par la contagion de l'exemple à des actes que leur conscience réprouvait, mais auxquels ils se livraient secrètement, sans comprendre les conséquences graves des habitudes funestes qu'ils avaient contractées.

C'est sur ces liaisons dangereuses que doit s'exercer la surveillance du maître, c'est à lui de les empêcher, et, s'il est chef d'institution, c'est à lui qu'il appartient de donner à l'enfant des éclaircissements et des conseils paternels. Si, pour des motifs quelconques, il recule devant cette responsabilité, son devoir est de prévenir la famille ou le médecin de l'établissement qui, eux, n'hésiteront pas à couper le mal dans sa racine.

C'est particulièrement dans les internats que se passent les faits auxquels je viens de faire allusion, mais on les rencontre aussi dans les externats primaires où les enfants (garçons et filles) sont abandonnés en dehors des heures de classe et les jours de congé à toutes les promiscuités de la rue, surtout dans les grandes villes. C'est ce qui démontre l'utilité des patronages, quels qu'ils soient, et nous devons les encourager.

En dehors de la surveillance qu'il doit exercer sur ses

élèves, le maître (instituteur ou professeur) commencera, vers l'âge de 10 à 12 ans, à compléter l'éducation sexuelle familiale par un enseignement spécial, c'est-à-dire par des explications simples, mises à la portée de l'enfant, des phénomènes de la reproduction des plantes et des animaux. Sans employer de termes qui puissent blesser la pudeur des élèves (filles ou garçons), on peut parfaitement dire comment les étamines, au moment de la fécondation, projettent le pollen sur le pistil, comment l'ovule se développe, comment la graine devient arbre, comment chez les oiseaux l'œuf fécondé se transforme, enfin comment la femelle de l'animal vivipare voit germer à l'intérieur de son corps un œuf qui évolue de la même façon que ceux que couvent les oiseaux. Il est évident, pour tous les gens sensés, qu'il n'y a pas lieu d'insister dans une leçon faite en commun, à un auditoire d'écoliers, sur la part contributive du mâle et de la femelle dans l'acte de la génération, et autres détails du même genre, mais il faut préparer l'élève à recevoir, au moment de son adolescence, les notions vraies dont il a besoin pour se conduire, et surtout pour *se bien conduire*.

Dans certaines écoles de l'étranger, on donne aux enfants de 14 à 15 ans une instruction sexuelle intégrale avec planches représentant les organes du mâle et de la femelle, etc. Je ne suis pas partisan de ce système. Notre caractère et nos habitudes s'opposent, à mon avis, à ces exhibitions scientifiques, qui passeraient certainement chez nous pour immorales, mais qui semblent toutes naturelles chez des nations moins policées que la nôtre.

Ceci revient à dire que je n'approuve pas l'éducation sexuelle donnée en *commun*. Cependant je crois avantageux d'amener l'enfant par un enseignement scolaire méthodique basé sur l'étude de la botanique et de la zoologie à se former une idée, — en vertu de raisonnements par analogie qu'il se fera lui-même, — de la propagation de l'espèce humaine et à penser aux phénomènes de la reproduction sans qu'il s'y mêle aucune sensualité. J'y ajouterai cependant un correctif : il faudra que le maître complète son œuvre d'émancipation intellectuelle en faisant ressortir, dans l'enseignement de la morale, de la littérature, de l'histoire et de toutes les branches des arts et des sciences inscrites dans nos programmes, la haute valeur morale de la chasteté et de l'empire sur soi-même en ce qui concerne les

sens. C'est, du reste, l'opinion qui paraît avoir prévalu parmi les membres du Congrès international de 1910.

Et maintenant, me direz-vous, quelles sont vos conclusions ? Vous êtes partisan de l'éducation sexuelle intégrale ; mais comment pourrez-vous la compléter si la mère de famille (ou à son défaut le père) est inhabile à la donner, et si vous refusez aux professeurs ou instituteurs une capacité suffisante pour fournir à leurs élèves ce complément d'enseignement que vous jugez nécessaire ?...

Voici ma manière de voir à cet égard : l'enseignement sexuel doit être complété quand arrive l'âge de la puberté, c'est à-dire entre 13 et 15 ans, aussi bien pour les jeunes gens que pour les jeunes filles, mais ce complément d'éducation ne peut être donné que dans des conditions particulières.

Je considère qu'il est tellement délicat et tellement complexe, que les diplômes, quels qu'ils soient, ne suffisent pas à conférer l'aptitude à cet enseignement. C'est seulement par des études spéciales et par une connaissance approfondie du cœur humain qu'il est possible d'acquérir les qualités que l'on doit exiger de l'éducateur, parce que l'éducation sexuelle doit varier avec chaque élève, en ce sens qu'il faut adapter la méthode à l'entendement de chacun, tenir compte de son tempérament, de son intelligence, de sa sensibilité, savoir graduer les révélations qu'on doit lui faire avec prudence et sagesse, de façon à éviter tout malentendu, tout froissement, toute interprétation fâcheuse, surtout quand il s'agit d'une jeune fille.

Aussi j'estime qu'une mère, comme M^{me} Leroy-Allais ou M^{me} la comtesse Zamoyska, est le *maître idéal*, mais, à son défaut, c'est au médecin de la famille, à celui qui connaît l'enfant depuis sa naissance, qui possède la confiance de ce jeune être dont le développement physique et moral est sa constante préoccupation, c'est à lui qu'il convient, sur la demande expresse des parents, de dire ce qui doit être dit sur les fonctions de la génération : aux filles sur les particularités de la période menstruelle, aux garçons sur l'origine des mouvements passionnels qui les émeuvent, pour arriver enfin, par une gradation savante, à expliquer à nos fils le mécanisme des rapports sexuels et les dangers qu'ils peuvent faire courir au point de vue de la santé et de la morale, et à instruire nos filles des phénomènes physiologiques de la maternité, dont la connaissance ne saurait, en

aucune façon, enlever à la vierge son auréole, mais tendrait plutôt à élever l'âme de la femme vers un idéal de devoir et d'abnégation, en lui faisant comprendre le rôle important qui lui incombe dans l'évolution de l'humanité.

Déjà quelques-uns de nos confrères ont fait paraître, sur cette question, des brochures destinées à être mises entre les mains des jeunes gens des deux sexes et je constate qu'elles ont rendu les plus grands services.

La première en date, je crois, est celle du docteur Paul Good (de La Mothe-Saint-Héraye). Elle a paru en 1899 sous le titre d'*Hygiène et morale*. Ce petit livre a pour but de mettre les jeunes gens en garde contre les théoriciens qui prétendent qu'il faut satisfaire certains besoins, même au détriment de la morale, de leur révéler les dangers que la prostitution fait courir à la santé de l'un et de l'autre sexe, enfin de leur faire connaître les conséquences funestes des maladies vénériennes. Je voudrais qu'au sortir du collège, et même dans les hautes classes, ce livre fut distribué aux adolescents, car les conseils pratiques qu'il leur donne leur éviteraient peut-être bien des maux.

Depuis que l'ouvrage du docteur Good a paru, la Société de prophylaxie sanitaire et morale fondée par mon éminent maître, le professeur Fournier, s'est préoccupée de la vulgarisation des connaissances nécessaires pour préserver les jeunes gens et les jeunes filles de la démoralisation sexuelle.

Deux nouvelles brochures ont été publiées sous les auspices de cette Société : la première : *A nos fils quand ils auront 18 ans*, la seconde : *A nos filles quand elles auront 16 ans*. Le premier opuscule dû à la plume de M. le Dr Fournier est une instruction sur le péril vénérien, destinée à être distribuée aux élèves des classes supérieures dans les centres scolaires. J'ai moi-même, avec l'autorisation de l'Inspection académique, commenté, il y a quelques années, cette instruction devant les élèves de 3^e année de l'Ecole normale primaire et j'ai été extrêmement satisfait de la manière sérieuse dont ma conférence a été accueillie par ces jeunes gens qui comprenaient, sans nul doute, l'importance de la question relativement à leur santé et à leur avenir. Je regrette de n'avoir pu continuer cet enseignement, chaque année, au moment où les élèves-maîtres quittent l'école pour devenir instituteurs. Je regrette même aujourd'hui de n'avoir pas à le donner à nos grands élèves du Lycée qui, certes, en auraient un égal besoin.

Quant à la brochure destinée aux jeunes filles et rédigée par M. le Docteur Burlureaux, elle s'adresse tout particulièrement aux ouvrières des grandes villes qui, plus que les demoiselles de la bourgeoisie, sont exposées à sortir de la voie droite où, pour le plus grand bien de la société moderne, la femme devrait savoir se maintenir.

L'auteur cherche à préserver les jeunes ouvrières des périls auxquels elles sont exposées de toutes parts ; il s'attache à leur donner des conseils éminemment pratiques, ainsi que vous pourrez en juger par l'extrait suivant :

« La séduction guette beaucoup d'entre vous à maint tournant de leur existence journalière. Celles qui appartiennent à une classe élevée n'en sont certes pas garanties et je connais plusieurs drames, dont ma profession m'a rendu le confident discret, qui ont eu pour héroïnes des jeunes filles du meilleur monde : mais les autres, la masse, telle la petite ouvrière ou la demoiselle de magasin, ou l'employée des administrations publiques, y est exposée chaque jour et, on peut le dire, à tout instant du jour. Ses allées et venues les plus innocentes l'y préparent, du fait de la corruption toujours croissante de la rue. Toutes nos vitrines, nos kiosques, nos statues, nos affiches, semblent conspirer à l'envi pour tendre aux jeunes vertus des pièges. Les brigands de plume ou de pinceau que la loi se montre si tardive ou si impuissante à atteindre et qui, par le moyen de feuilles illustrées, de cartes-postales soi-disant artistiques, jettent au visage du passant leurs odieuses images : voilà les premiers séducteurs. Ajoutez-y le roman dont les audaces sensuelles désorganisent les âmes comme un caustique désorganise la chair ; ajoutez-y, si la jeune fille a la faiblesse de s'y laisser conduire, le théâtre excitant ou franchement obscène, le café concert ou le bal public et vous avez le bouillon de culture tout trouvé pour l'éclosion du microbe dévastateur.

« Les occasions de chute sont trop fréquentes, je n'ai pas à les énumérer. La solitude, l'abandon, le salaire insuffisant, la maladie et, trop souvent, hélas ! les nécessités de la vie devenues tentatrices, toujours le péril est menaçant, la chute est facile.

« Je n'ai pas à vous dire, encore une fois, ce qu'il en ressortirait pour vous de honte, de déchéance morale, de

remords. Vos mères sont là pour vous apprendre que l'honneur de la femme est son bien le plus précieux ; que l'intégrité de la vie est encore la plus sûre garantie du bonheur intime et que garder son cœur pour un époux est à la fois, pour une jeune fille, un devoir et une douceur.

« Ce que j'ai à vous dire, moi médecin, c'est autre chose : mon rôle est plus ingrat, moins poétique de beaucoup ; d'aucuns l'appelleraient scabreux et je sens le besoin de faire appel à toute la noblesse de vos sentiments, à tout le sérieux de vos esprits, afin de l'aborder sans crainte.

« Ce que j'ai à vous dire, c'est que la déchéance morale, la honte, le remords, la perte de votre honneur ne sont pas les seules conséquences possibles d'une faute.

« Il y a aussi *la maladie* ; oui, la maladie et la maladie grave, la maladie à longue portée, la maladie contagieuse et héréditaire. »

L'œuvre de M. le docteur Burlureaux est une œuvre saine, au même titre que celles de MM. les docteurs Fournier et Good ; c'est à vous, Mesdames et Messieurs, qu'il appartient de les vulgariser et de devenir ainsi les propagandistes de l'éducation sexuelle dans les milieux scolaires et post-scolaires.

Mais cet enseignement *livresque* qui s'adresse aux adolescents des deux sexes, sera-t-il suffisant, et doit-on, comme le proposait M. le docteur Chotzen (de Breslau) dans un remarquable rapport présenté au Congrès de 1910, faire dans les hautes classes de nos collèges et dans les Ecoles normales primaires « des leçons d'hygiène sur les maladies sexuelles, sur leur gravité pour l'individu et pour la masse, pour le mariage et pour les enfants ? » Doit-on « mettre l'écolier en garde contre les dangers d'avoir des rapports sexuels avant le mariage ? »

Je pencherais pour l'affirmative, si les leçons dont il s'agit n'étaient pas *obligatoires* et si les professeurs chargés de ces cours étaient des *médecins scolaires* qui, ainsi que le dit M. Chotzen, possèdent seuls les connaissances nécessaires pour ce genre d'enseignement.

Mais dans l'état actuel des esprits en France, je repousse, *en principe*, l'éducation *collective* donnée aux écoliers et écolières, sauf peut-être, comme je le disais tout à l'heure, dans les conditions particulières indiquées par M. Chotzen. Les tentatives qui seraient faites pour introduire ces matières dans nos programmes classiques aboutiraient plutôt à un résultat fâcheux.

Au reste, tous les grands éducateurs, depuis J.-J. Rousseau et Pestalozzi jusqu'à Herbert Spencer, n'ont-ils pas dit qu'en matière d'éducation on ne pouvait faire œuvre utile et féconde que si l'on connaissait la pensée intime de l'enfant et si l'on pénétrait discrètement, mais sûrement, jusqu'aux replis les plus cachés de sa conscience ? Est-ce que cela serait possible si l'éducation sexuelle était faite *en commun* ?..

En résumé, Mesdames et Messieurs, je m'estimerai satisfait si j'ai pu vous convaincre de l'utilité de l'éducation sexuelle et vous démontrer comment elle devait débiter au foyer domestique, se continuer, sous l'œil du maître, dont le rôle se borne à préparer l'enfant à recevoir l'éducation intégrale, se compléter enfin, au moment psychologique, par les soins des parents et du médecin de la maison ou du médecin scolaire, suivant les cas.

Avant de terminer cette causerie déjà longue, je vous demanderai la permission de vous répéter les paroles d'un prêtre distingué, mon collègue à la Société de prophylaxie sanitaire et morale, M. l'abbé Fonssagrives, aumônier de l'Association amicale des Etudiants, qui, à propos de la brochure de M. le docteur Burlureaux, s'exprimait en ces termes :

« Tous, Messieurs, nous avons le sentiment très vif que, à notre époque, et, étant donné le péril grandissant, une part plus large doit être faite au médecin dans les deux seuls foyers de l'éducation : l'école et la famille. Tous enfin nous demandons que l'on ne sépare jamais, dans les éclaircissements individuels ou collectifs, l'enseignement moral de l'enseignement scientifique. Ces deux enseignements doivent aller de pair, car si vous négligez le premier, vous ne faites plus de la chasteté une habitude morale, une vertu, c'est-à-dire une force ; elle devient simplement une précaution hygiénique imposée par la peur. Et la peur, Messieurs, retient rarement ; elle ne convertit jamais personne. »

Et notre honorable collègue ajoutait :

« Faites d'abord l'éducation des parents pour qu'ils fassent celle de leurs enfants. Et par ce mot d'éducation, j'entends une éducation complète au point de vue sexuel, logique et parfaitement liée, obligeant ceux qui ont mission ou mandat d'expliquer aux jeunes gens les mystères de la vie, à se départir d'une pruderie imprudente ou d'un mu-

tisme pharisaïque, à surveiller, diriger, éclairer progressivement l'évolution sexuelle de chaque adolescent, à le pénétrer de la nécessité de garder sa chasteté jusqu'au mariage, et à ajouter pour lui, s'il le faut, aux intimidations et aux sanctions d'ordre spirituel et moral, la considération des risques et des maléfices de la Vénus impudique.

« Alors, Messieurs, du foyer familial de l'ouvrier cet enseignement scientifique dont vous proclamez aujourd'hui la nécessité pourra descendre efficacement dans l'esprit de l'enfant, surtout dans l'esprit de celui qui aura été préparé par un enseignement moral. Vous aurez ainsi embrassé dans toute son ampleur l'éducation sexuelle et vous lui aurez donné la solution absolue. »

Vous le voyez, Mesdames et Messieurs, tous les hommes de science et de bonne foi sont d'accord sur cette question de l'opportunité de l'éducation sexuelle. En voici *une dernière preuve*.

La conférence internationale de prophylaxie sanitaire et morale, dans un Congrès mémorable tenu à Bruxelles en 1902, auquel ont pris part des savants de toutes les nations, entre autres le Docteur Landouzy, doyen de la Faculté de médecine de Paris, a émis à l'unanimité le vœu suivant : « Il faut surtout enseigner à la jeunesse masculine que non seulement la chasteté et la continence ne sont pas nuisibles, mais encore que ces vertus sont des plus recommandables au point de vue médical et hygiénique ».

Ainsi donc, notre devoir, et je m'adresse ici aux pères et mères de famille ainsi qu'aux membres de l'enseignement et aux médecins qui m'entourent, c'est de concourir, chacun dans la mesure de nos moyens, à donner une *bonne* éducation sexuelle aux jeunes gens et aux jeunes filles qui nous sont confiés.

Cette éducation scientifique et moralisatrice tendra à montrer à nos filles la perspective plus ou moins lointaine de la fonction maternelle qui est leur but et leur raison d'être et à les convaincre de la moralité et de la sainteté de cette fonction qui ne doit pas être profanée, et, d'autre part, à inculquer à nos fils le respect de la femme et la conscience de leur propre dignité qui leur interdit de prostituer dans des plaisirs coupables les organes que la nature nous a départis pour accomplir une fonction au moyen de laquelle la vie se transmet d'une génération à l'autre et sans laquelle l'humanité périrait.